

La dernière pensée de Weber : [suite]

Autor(en): **Giron, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 34

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186522>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Grenetta, vai clliâo bancs iô on veind lo deçando de la vilhie ferraille et totè sortès dè bregandéri, et m'einlêvine se ne vâi pas permi cé comerce la pipa à Bretson. Vito la ratsitè, et coumeint savâi lè z'idées dè la Cathrine, la lâi portè la demeindze d'après, et la Cathrine tota conteinta lâi dit que l'allâvè la catsi po la rebailli à Bretson lo dzo dâi nocès et qu'adon porrà fougâ tant que voudrà pè l'hotô; mâ po cein le volliâi étré sura que l'étaî bin la méma pipa; et tandi que dévezâvont, vouai-que Bretson qu'arrevè tot drâi à la cousena. Quand l'otùt qu'ont dévezâvè dein lo pâilo à coté, ye va accutâ pè lo perte dè la saraille et fe bin-tout tot émochenâ.

— Ein ètès-vo bin sù, se desâi la Cathrine ?

— Se y'ein su sù ! vo dio que ne l'é pas vu onna demeindze sein que l'aussè avouè li âo cabaret.

— Vâi ! mâ éte-bin cllia méma ?

— Vo pâodè comptâ ! mémameint que le vint dè pè lo canton dè Berna, et cè pourro Bretson lai tegnâi tant que ne poivè pas l'abandenâ et crâo bin que droumessâi avoué.

— Eh bin se l'est dinsè, l'est bon ! Mâ n'ein ditès pas on mot à Bretson.

— Oh ! ouai ! vu bin m'ein gardâ...

Lo pourro Bretson, quand l'otùt cein, vegne bianc, kâ ne peinsâvè pas à la pipa. Ye crut que se n'ami vegnâi redipettâ dâi z'historès à sa mîa et sè décidâ à tot derè li-mémo. Assebin quand fe solet avoué la Cathrine, lâi fe :

— Accuta, Cathrine, dévant que lè crouiès lein-guès tè diéssont dâi meintès perquie, tè vu derè oquiè, mâ tè faut pas t'ein eincousenâ, kâ n'est rein dâo tot. Lè z'autro iâdzo y'allâvo la demeindze né âo cabaret avoué lè valets et y'avâi quie onna serveinta qu'étaî allemanda et avoué quoui on s'amusâvè à couïenâ. Mè fasont bin einradzi avoué, mâ tè faut pas crairè que l'ausso amâie, âo ouâi ! se l'é petétrè remolâie on part dè iadzo, po rirè, l'est tot, mâ s'on vegnâi tè derè que droumessâ avoué, ne lo crâi pas.

— « Ah ! ah ! monsu Bretson, l'est dinsè ! vo m'ein ditès quie dâi ballès (tot d'on coup le lâi redese vo). Ah ! vo z'âi frequenta on allemanda et vo crâidè que vu lè resto de 'na serveinta dè cabaret; oh ! na, su pe fire que cein. Et binsu que vo ne ditès pas lo demi-quart dè la vretâ. Teni voutra pipa, qu'on a retrovâ et que mè redzoïessè dè vo rebailli à la noce; ma ora tot est fini, allâ vai voutre n'allemanda et ne châi reveni pas » !

L'autro vollie sè défeindrè, ma la Cathrine lo bussâ frou et lâi cllieuse la porta âo naz.

Bretson, tot capotisé et tot vergognâo s'ein va furieux vai se n'ami lâi demandâ compto de cein que l'avâi de à la Cathrine. L'ami ne vollie d'aboo rein derè; mâ quand ve la furie dè Bretson, lâi racontâ tota l'affèrè dè la pipa. Adon Bretson qu'avâi cru que se n'ami parlâvè à la Cathrine dè la serveinta dâo cabaret quand lâi parlâvè dè sa pipa, coumeinça à sè repeintrè d'avâi accutâ à la

porta et d'avâi li-mémo tot racontâ à la Cathrine, et s'ein allâ tot tristo ein deseint : « Tsancra dè pipa ! tadâi que ne t'ausso jamé vussa, âo bin que lo voleu t'aussè écliaffâie !

Ora, vouâiquie cein que c'est què d'allâ accutâ âi portès ! L'est bin fé !

LA DERNIÈRE PENSÉE DE WEBER.

VIII.

Les yeux de la jeune fille étaient restés entr'ouverts et son regard semblait fixé sur celui du jeune homme. Ce regard était expressif. Albert tressaillit.

— Madame, dit-il à la mère désolée, il vous reste un pieux et douloureux devoir à remplir. Les yeux de la pauvre enfant n'ont pas été fermés.

— Oh ! je n'en n'aurais pas le courage, monsieur, à vous de me remplacer dans ce suprême devoir, répondit M^{me} de Mordreux en se cachant le visage.

Albert s'approcha et d'une main tremblante abaissa les paupières frangées de longs cils de la pauvre morte.

Les choses de la vie les plus profondément douloureuses ont leurs pénibles exigences. Il fallut s'occuper de parer encore une fois le corps charmant de la jeune fille avant de le confier à la terre.

Elise fut habillée de blanc, comme elle aimait à s'habiller, et remise sur la chaise longue recouverte de draperies d'une blancheur de neige. La robe laissait apercevoir le bout de ses petites bottines de satin blanc.

— L'institutrice avait retabli sa belle chevelure blonde comme elle aimait à se coiffer et M^{me} de Mordreux lui avait posé une couronne de petites roses blanches et roses sur la tête.

Ainsi parée la charmante morte semblait prête pour le bal.

Toute la journée on apporta des villas voisines à la villa des Sapins de grandes corbeilles et d'énormes bouquets de fleurs. On les remettait silencieusement à la porte et on se retirait de même. Inutile de dire pour qui les fleurs et qui les envoyait : Il en venait de toutes parts.

Le soleil commençait à baisser. Les rayons éclairaient le salon où était exposé le corps d'Elise, d'un jour doux et légèrement rosé. M^{me} de Mordreux, brisée de douleur et toujours sans larmes, était affaissée sur un siège, le regard immuablement fixé sur le visage de sa fille, qui semblait dormir. Mlle Eugénie qui, plus heureuse, pouvait pleurer, était assise un peu plus loin. C'était tout.

Mais où donc était Albert de Montbrun ?.....

Tout à coup de la pièce voisine, dont la double porte était toute grande ouverte, arriva une symphonie toute céleste. Un quator délicieux exécutait avec un art et un sentiment de sensibilité exquis la dernière pensée de Weber.

Albert de Montbrun avec le consentement de M^{me} de Mordreux, accomplissait le vœu suprême de la pauvre Elise.

Rien de plus émouvant, ni de plus propre à faire vibrer toutes les cordes sensibles de l'âme que la vue de cette belle jeune fille parée comme une fiancée, immobile sur sa couche funèbre au milieu des fleurs, pendant qu'un orchestre invisible exécutait avec une douceur infinie la mélodie qui, naguère, charmait son âme.

M^{me} de Mordreux pouvait enfin pleurer. Elle s'était jetée à genoux et, s'étant emparée d'une des mains d'Elise, elle la pressait follement sur ses lèvres, comme si elle espérait la rappeler à la vie. Au moment où la symphonie finissait elle se redressa tout à coup haletante, tenant toujours la main et le regard ardemment fixé sur le visage de sa fille, puis elle poussa un cri d'une expression étrange.

Tout le monde accourut.

— Ma fille, mon Elise n'est par morte ! s'écria Mme de Mordreux.

Et comme chacun regardait muet et accablé, croyant que tant de douleur, tant d'émotions troublaient l'esprit de la pauvre mère, on vit Elise se redresser lentement en repoussant les fleurs qui la couvraient.

Enfin la dernière pensée de Weber m'a arrachée au sommeil, dit-elle en souriant à sa mère et à Albert.

Le docteur Bertel avait appris avec stupéfaction en arrivant le même jour à cinq heures du soir, la mort de Mlle de Mordreux. Il s'était fait transporter aussitôt à la villa des Sapins. Mais au lieu d'une morte ce fut une jeune fille pleine de vie qu'il trouva, presque gaie et non plus en proie à des rêveries inexplicables. La crise prévue par M. Bertel était arrivée.

— C'est, je crois, un cas étrange de catalepsie, dit-il en dînant à son ami, le savant médecin de Paris.

— Qui sait si la musique n'est pas appelée à jouer un grand rôle dans la guérison des maladies nerveuses ? répondit celui-ci.

Elise de Mordreux se rétablit promptement, ses longues rêveries disparurent à jamais et firent place à un sentiment plus doux qu'une mélancolie inexplicable. Son cœur répondit à l'amour d'Albert de Montbrun, deux fois son sauveur, ou plutôt elle céda avec charme à l'amour naissant qu'elle éprouvait déjà pour lui.

Le mois dernier le comte Albert de Montbrun épousait Mlle Elise de Mordreux, une des plus charmantes jeunes filles qu'on put voir, et quelques jours après on lisait dans les journaux l'entre-filet suivant :

La cour de cassation vient de confirmer les divers jugements qui attribuaient à la famille de Montbrun une fortune considérable en biens fonds, dont la propriété lui était contestée par le marquis de Crouilli, son allié par les femmes.

ALFRED GIRON.

Petits inconvénients de la myopie.

Dans une salle de restaurant, une dame et sa fille sont attablées; elles mangent du bout des dents et paraissent préoccupées. Arrive le maître d'hôtel qui présente à la vieille dame une dépêche sur un plateau d'argent; la dame, fort myope, lui dit :

— Merci, je n'en reprendrai pas !

— Mais, madame, c'est...

— Je n'en veux pas vous dis-je.

Le maître d'hôtel très étonné, se retire.

La jeune fille lève les yeux :

— Mais, maman, c'est une dépêche !

Alors, la vieille dame étend précipitamment la main sur un plateau d'argent qu'apporte un autre garçon et en retire une sole frite !

Par une pluie battante, un jeune homme, qui n'a que sa canne, aperçoit un de ces marchands de parapluies, qui sortent de terre quand il pleut, et lui achète un riffard. Mais il essaie en vain de l'ouvrir; le ressort ne joue pas.

— Je vois ce que c'est, dit le marchand ambulancier, en joignant ses efforts à ceux de son acheteur; c'est l'humidité, il aura été mouillé.

Dernièrement, l'ambassadeur d'une grande puissance est informé par son gouvernement, qu'une femme de son pays, résidant en ce moment à Londres, vient d'hériter d'un million. L'ambassadeur

publie annonces sur annonces dans les journaux, et il s'adresse à la police en désespoir de cause.

Le chef des détectives donne mission, moyennant récompense honnête, à un de ses plus fins limiers de rechercher l'héritière. L'agent se met en campagne. Au bout d'un mois il se présente à son chef :

— Eh bien ! et la femme ?

— Je l'ai trouvée.

— Très bien ! où est-elle ?

— Chez moi ; je l'ai épousée hier.

On se souvient que le capitaine X, qui devint malade à la suite d'un cours de répétition, à Bière, mourut et fut enterré militairement.

Le jour de l'enterrement, sa femme cachée derrière les volets de sa chambre et regardant s'éloigner le cortège, s'écria : « Ah ! que mon mari serait content de voir cela, lui qui avait tant de goût pour le militaire. »

Un épicier envoie un de ses garçons chez un client avec une facture acquittée.

— Je suis occupé, fait le client, revenez un autre jour.

— Impossible, monsieur; mon patron m'a recommandé de ne pas sortir de chez vous sans emporter le montant de la facture.

— Ah ça ! que veux dire cette insistance ? S'imagine-t-il que je vais faire faillite ?

— Oh ! non, monsieur, au contraire. C'est lui qui doit faire faillite à la fin de la semaine, et c'est pour cela qu'il s'occupe de faire rentrer tout ce qu'on lui doit.

Une bien jolie annonce américaine :

« M. Jérémie Bronsom, éditeur, à l'honneur et le regret d'informer ses clients et ses amis qu'il vient le mettre en vente une nouvelle valse, intitulée : *Brise de l'Ontario*, et de perdre sa fille, Mary-Anne-Déborah, à l'âge de quinze ans. La valse se trouve chez tous les marchands de musique, et les obsèques auront lieu demain, à onze heures de la matinée. »

En souscription, pour paraître très prochainement :

III^{me} édition du VOYAGE DE FAVEY ET GROGNUZ, augmentée d'un nouveau récit :

Course à Fribourg et à Berne

avec Favey et Grognez, pendant le *Tir fédéral*.

Prix pour les souscripteurs 1 fr. 20. —

En librairie 1 fr. 50.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}